

Taveyannaz, la mi-été d'Alfred Cérésole, 1889 - repris dans l'ouvrage du même auteur « Contes et croquis vaudois », Payot, Lausanne, 1942, pp. 28 à 38 -

In altis beatitudo

Elle est vieille, bien vieille, la coutume, qui à la mi-été (*mi-tzautein*, mi-chaud temps), soit un des dimanches du mois d'août, réunit autour de certains chalets de nos Alpes, dans une fête simple et rustique, les pâtres de nos monts, ainsi que ceux qui viennent les visiter.

C'est le jour où les propriétaires du bétail, qui a été mis à l'alpage, viennent le trouver et « donner le bonjour » aux armaillis, en réglant plus d'une affaire concernant le pâturage et ses produits.

C'est le jour où la montagne semble se faire plus belle, plus coquette et plus hospitalière, où, parents, cousins, cousines et amis de la plaine s'arrangent pour se donner rendez-vous, « là-haut », près des noires chaudières aux formes rebondies, sur le gazon parfumé et sous le grand ciel d'azur qui se mire avec amour dans les gentianes bleues.

Bonne et simple fête ! à la condition toutefois que le beau temps soit de la partie et que, – à l'abri des excès et des bruyantes folies qu'engendrent trop souvent des libations trop copieuses et sans profit, – la journée ne s'achève pas dans des querelles ou d'interminables lendemains de « déroutes ».

Les fêtes de la mi-été, auxquelles a eu le privilège de prendre part, comme pasteur ou comme touriste, celui qui écrit ces lignes, sont de celles qui, - spécialement à Taveyannaz, – n'ont laissé chez lui que les plus poétiques souvenirs.

* * *

« Montons-nous ou ne montrons-nous pas à Taveyannaz ? » Telle et la question qu'au matin de la mi-été se posent bien des personnes des alentours, habitants ou touristes du district d'Aigle ou de plus loin, en jetant un regard interrogateur sur leur baromètre et sur les nuages qui se traînent lentement sur les flancs de la chaîne du Muveran.

Pendant la nuit, une forte pluie a détrempe les chemins et les a rendus singulièrement boueux.

Cependant, avant le jour, de robustes gars d'Ollon et d'ailleurs ont été entendus passant dans les hameaux des environs, au bruit de leurs chants, de leurs fanfares ou de leurs joyeuses *huchées*. A l'aube, des bannières même ont été entrevues frôlant de leurs plis soyeux les branches des noirs sapins et, de loin en loin, sur les hauts pâturages, retentissent déjà des airs d'appels répercutés par les échos.

- « Ami ! partons ! »

A dix heures, nous serons au pied des rochers des Diablerets, assez à temps pour assister au service divin, qui donne à cette fête un cachet si particulier et si touchant de paix et de grandeur.

La journée fut splendide. En vérité, s'il en est souvent de trop longues dans la vie, - de celles où tout est tristesse, misère et combats, où les heures semblent des siècles, - celle-ci en revanche fut trop courte.

Revoir la montagne, serrer la main à tant d'anciens amis, entendre de fortifiantes paroles, joindre sa voix au vieux chants de l'Eglise et de la Patrie, être le témoin ou l'objet de la plus cordiale hospitalité, en faut-il davantage pour que le cœur batte plus à l'aise et se sente rajeunir ?

A ceux qui, se trouvant aujourd'hui dans la *mi-été* de la vie, ploient parfois sous les soucis d'un étroit et sombre horizon, nous dirons : « Montez un jour à Taveyannaz ! » car

*C'est bien là qu'on oublie
La terre est ses douleurs.*

Ceux qui connaissent la contrée située au fond de la vallée arrosée par la terrible Gryonne, se rappellent l'aspect de ces nombreux chalets bruns ou noirs, groupés en ordre, à 1672 mètres, comme un nid paisible, au centre d'un immense amphithéâtre de splendides pâturages, dominés par les Rochers du Vent et par les parois formidables de Chatillon, contrefort du massif majestueux des Diablerets.

Ça et là, quelques taches blanches d'une neige en retard se montrent encore immaculées plus haut que les sapins.

Les cloches des troupeaux résonnent. Chevaux, vaches, veaux, porcs, tous ces hôtes habituels de l'Alpe en sa joie et sa fécondité, broutent et gambadent en pleine liberté. Grâce aux bons soins des pâtres et des *bouèbes*, qui se sont levés plus matin ce jour-là et ont lancé leurs *liaubas* de meilleure heure aux échos d'alentour, la *tschaca*, la *botzarda*, la *pindzon*, la *mayentze* (noms des vaches) semblent avoir pris une allure des dimanches, tant elles sont propres et bien tenues. Brosses et ciseaux ont passé par là. Aussi le sonore carillon des « toupins » et des « senailles » semble-t-il plus gai qu'à l'ordinaire.

La fumée qui s'élève tranquillement en banderoles bleuâtres au-dessus des chalets annonce aussi de son côté que *maètrès*, *dzegners* et *tortzons* sont à leur poste près du *greubo* (foyer), prêts à recevoir les visiteurs.

Chacun a bien pris ses mesures. Les balais et les « torchons » ont travaillé sans relâche. Les cafetières « poutzées » se regardent avec des airs de vanité. Le lait, sous ses transformations diverses, attend les amateurs.

Dans de petits « seillons », voici une belle crème bien épaisse ! là du bon lait chaud ! là du petit lait, de la *tome* ou du *séré* ! D'un autre côté, sur la longue table, on voit alignés l'aristocratique pain blanc de la plaine, le grand pain sucré

des grands jours de fête, puis le pain de seigle brun, sec et dur...pour ceux, bien entendu, qui n'ont rien à faire avec les dentistes.

Mais ce n'est pas encore tout ! Sur ce « tablard » voici des « bricelets », des tranches de jambon du plus beau rouge foncé qu'on puisse voir, de la viande froide, et enfin – pour commander l'alignement – voici des triangles debout, la pointe en l'air, regardant le plafond avec un teint jaune et des yeux ronds bien éveillés : c'est l'inévitable, le précieux, l'indispensable fromage, « le lait durci du pâtre » comme l'appela naguère le poète Giraud dans une périphrase qui, j'en suis sûr, à dû lui coûter quelque peine et de nombreux coups de plume dans l'encrier.

Dans quelques recoins, à l'endroit le plus frais, on voit même, ici ou là, se dessiner les formes ventruées d'un tonnelet ou *bossaton* de bon augure, contenant un petit vin blanc des Posses ou d'Ollon tout à fait « amical ».

Quand le *guillon* ou le robinet tournera avec son petit bégaiement plaintif ou son long cri de chouette amoureuse, quand le *maître* lèvera le premier son verre en buvant « à toute la compagnie », alors le touriste altéré bénira du fond du cœur en ce moment les épaules du vaillant montagnard qui, pour bien recevoir son monde, a porté ce lourd tonneau jusqu'à de pareilles hauteurs.

Mais regardons ailleurs : au-dessus de l'alpestre hameau, sur un *replat* gazonné, voyez-vous cette tribune : c'est la chaire que les bras robustes des bergers ont dressée la veille et du haut de laquelle retentira la voix aimée de leur pasteur.

Cette tribune sacrée, construite en bois, très petite et très basse, a la forme d'un pavillon. Un pasteur grenadier fera bien de n'y pas trop gesticuler. Elle est revêtue dans sa partie supérieure du plus poétique ornement qui puisse se trouver au monde : tout autour de son toit carré et pointu, des mains pieuses ont fixé des bouquets de fleurs des Alpes et une splendide couronne. Le tout surmonté d'une aigrette des plus beaux *refalets* (rhododendrons) de la contrée.

Tout est prêt ! Amis ! Vous pouvez venir.

Les pèlerins de Taveyannaz ne se font pas longtemps attendre.

Des Ormons, d'Anzeindaz, de Gryon, de Huémoz, de Chesières, de la plaine, on voit de petites caravanes de piétons ou d'amazones improvisées converger de toute part, à travers monts, bois ou pâturages, au lieu du rendez-vous.

Voici des sociétés de chant des environs ! Voici la fanfare *La Lyre* et des chanteurs de Vevey, de la Tour, etc. Les pantalons dans les guêtres, le rhododendron au chapeau, le sac au dos, la gourde au côté, cette vaillante jeunesse se salue de loin par des chants et des « youlées » ou s'acclame à l'arrivée par des hourras.

Très variés sont les costumes. Depuis le voile bleu du tranquille fils d'Albion, jusqu'à la bonne milaine du montagnard, - depuis l'alpiniste, armé de son piolet, caressant de l'œil les rochers et impatient d'aller poser dans un instant sur un sommet ses talons bien ferrés, jusqu'à la gracieuse citadine, à la robe blanche, au grand chapeau bergère, orné de fleurs étoilées du « chardon béni » et arrivant, un

peu essoufflée, sur le dos cahotant d'un sage et bon « bidet » - tous forment bientôt une pacifique armée et un assemblage très varié de couleurs et de tenues.

Chaque groupe qui arrive trouve dans la foule des amis venus d'ailleurs.

Les mains se serrent et l'on va boire ensemble, pour étancher sa soif, si ce n'est du petit blanc, au moins du petit lait.

Sous le toit du chalet de M. Amiguet qu'on a baptisé *la cure* – soit à cause de sa cordiale hospitalité, soit par le fait qu'il sert ordinairement de pied-à-terre aux pasteurs et aux orateurs qui se feront entendre – se réunissent en effet ceux qui parleront, ainsi que de nombreux amis. L'état-major de la fête s'y trouve. On y dresse le plan de la journée, tout en s'essuyant le front qu'a trempé la sueur de la montée.

L'heure du culte va sonner. Au lieu de cloches appelant à l'église, une trompette, du haut du pâturage qui domine les chalets, sonne le rappel au pied de la chaire. Les fanfares répondent et appellent à leur tour.

On vient. On se groupe. Pâtres et touristes, jeunes et vieux, fillettes au gai costume et montagnards à la veste courte et aux bras nus, chacun monte s'asseoir au lieu consacré depuis bien des années pour le service divin, et va se ranger autour du pavillon sacré. Les uns, les « précautionneux », étendent sur le sol leurs mouchoirs du dimanche. D'autres s'étendent crânement dans le serpolet.

Rien de plus solennel, dans sa simplicité, que cette assemblée humblement recueillie dans la grande nature, sous un ciel libre et pur, autour de la parole de vie et faisant monter à Dieu ses requêtes et les hymnes de son adoration et de sa reconnaissance.

Dans ce temple immense et sublime, arrière maintenant les pensées étroites et mesquines ! Place à Dieu ! et salut à la grande voix d'amour, de miséricorde et de salut de l'Évangile !

* * *

Que les temps ont changé ! Il y a quelques siècles, les pâtres des vallées voisines, qui étaient en lutte pour des questions d'intérêts, de bétail ou de limites de pâturages, tranchaient volontiers leurs différends dans des combats souvent sanglants, dont la tradition nous a gardé le souvenir.

Il y a plus de quatre-vingts ans, entre autres, en 1798, le feu de la fusillade retentissait lugubrement près de là, sur le col de la Croix. Les morts jonchaient le sol. La neige en fut rougie. Ormonans et Français étaient alors aux prises.

Aujourd'hui, au bruit sinistre des combats meurtriers, ont succédé, sur ces hauteurs, la voix de la prière et le chant d'harmonieux cantiques. Que Dieu en soit béni !

Le culte s'ouvre d'abord par le magnifique *Choral de Luther* exécuté par la fanfare ; un chant d'ensemble est entonné ; la prière est offerte ; la parole de

Dieu est lue, entre autres aux beaux Psaumes XIX et CIV, dont les accents revêtent, dans un tel cadre, une poésie profonde et grandiose.

Ces paroles sont écoutées, têtes découvertes, par l'assemblée, ainsi que celles prononcées par le pasteur de la paroisse, assisté parfois d'autres ministres du saint Evangile. Pendant ce temps, plus d'une larme d'émotion brille et coule silencieusement. Après la rosée du ciel, c'est la rosée des âmes.

Dans cette heure tranquille et douce, plus d'un coeur remonte les années ; il semble qu'il batte plus vite. La poitrine se gonfle au souffle du plus pur enthousiasme et laisse échapper quelques longs soupirs.

* * *

Le recueillement fut grand, quoique le silence ne fût pas toujours absolu. Il faut savoir compter avec les curieux et les indiscrets. Des vaches et des veaux, attirés par le bruit sonore des fanfares ou par la vivacité des couleurs de certains costumes, crurent devoir manifester leur surprise, leur admiration ou leurs souhaits de bienvenue par des beuglements intempestifs, qui, pour être dans la couleur locale, n'étaient cependant pas précisément dans le programme.

Une petite charge à fond, exécutée par un ou deux auditeurs, quelques châles jetés en l'air repoussèrent dans un petit vallon ces solistes quadrupèdes pour le moment fort importuns.

Quelques chèvres et cabris se conduisent, en revanche, fort bien. Quelques-unes curieuses et naïves, comme toutes celles de leur race, viennent, sans penser à mal, se mêler familièrement au groupe des auditeurs. Deux ou trois se couchent simplement près de nous ; les unes s'endorment la tête appuyée sur les genoux de quelques pensionnaires qui les recouvrent de leurs manteaux. Un étudiant les regarde rêveur, avec un œil de jalousie. Un cabri s'en va tout bonnement s'abriter sous la chaire où, de temps à autre, le bruit de son grelot fait un accompagnement inattendu à la voix du prédicateur. Celui-ci en a vu bien d'autres et ne se laisse point émouvoir pour si peu. « Les dormeurs – se dit-il – quand il y en a, sont singulièrement plus ennuyeux ; surtout quand ils ronflent. J'aime mieux dix cabris qui ruminent qu'un auditeur qui ronfle ».

Pourquoi un de nos peintres aimés n'est-il pas là pour reproduire tant de charmants tableaux ?

Et toi, cher poète de nos Alpes, Juste Olivier, que de fois n'avons-nous pas pensé à toi dans ces heures tranquilles et heureuses ! Quel bonheur n'aurais-tu pas eu à arrêter une fois encore ton bon regard sur les scènes de ce jour ! Combien ton noble cœur, jadis trop peu récompensé, n'eût-il pas bondi de joie, en entendant, sur ces vertes pelouses ou sous ces chalets en paix, tes poésies chantées par des montagnards qui ont appris trop tard à t'aimer, mais qui sont fiers aujourd'hui de prononcer le nom de l'écrivain vaudois qui les a si bien compris.

*Voici la mi-été, bergers de nos montagnes !
Compagnons et compagnes
Que ce jour soit fêté !
Voici la mi-été !*

*Nous autres montagnards, avons aussi nos fêtes,
Le ciel bleu sur nos têtes.
Forts de nos fiers remparts,
Nous autres montagnards.*

« C'est ici – me disait l'un d'entre eux, en me montrant un bout de table de son chalet hospitalier – c'est à cette place que Juste Olivier nous a chanté pour la première fois les vingt-quatre couplets de cette chanson. Honneur à lui ! »

* * *

A midi, après que la bénédiction de Dieu eut été encore une fois invoquée sur les pâtres de la montagne et sur leurs familles, l'assemblée se dispersa de ci, de là.

Chacun s'en fut à ses provisions ou alla s'asseoir devant un baquet de crème ou de bon lait.

« Servez-vous ! Buvez ! Mangez ! on vous l'offre avec plaisir. » - Portes, buffets, cagnards, les coeurs surtout, tout était ouvert.

Merci, braves amis ! Ceux qui ont lu dans vos yeux la joie que vous aviez à recevoir vos invités n'oublieront jamais votre franc et bon accueil.

Or, il y eut bien à faire pour contenter chacun, sans compter les indiscrets, qui se rencontrent partout.

Je sais un chalet qui a abrité et a vu s'asseoir à sa table plus de cent personnes dans la journée. Elles se succédaient à la file, pour se désaltérer ou se nourrir, et tout cela paraissait à notre amphitryon la chose la plus simple et la plus naturelle du monde.

Ah ! pouvoir *recevoir*, quel privilège ! mais *bien* recevoir, quelle rareté ! Que de gens, prétendus comme il faut, qui, dans l'art de le faire avec grâce et bonne humeur, trouveraient à Taveyannaz d'utiles et bonnes leçons.

Sous le toit de l'ami B., je remarque quatre générations réunies. L'arrière-grand-père a soixante-seize ans. Il est pâtre. Il n'est donc pas précisément à sa première « traite », ni à sa première mi-été. Il y a près de lui son fils, qui est grand-père, son petit-fils, qui est chef de famille, et son arrière-petit-fils, un robuste petit luron qui a une paire d'yeux et de mollets qui sont bien à lui. Entre les quatre, ils connaissent, soyez-en sûrs, les moindres sentiers et les moindres rochers d'alentour. L'art de « gouverner », de « traintzi », de bien « cailler le lait », de serrer et de saler les fromages n'a plus pour eux aucun mystère.

Après le repas, sur la place principale du hameau, de nombreux chants retentissent. On croirait assister à quelques concours de musique, tant les chœurs se succèdent et alternent sans interruption.

Puis, là-bas, sur la pelouse, le son d'une contrebasse, d'une clarinette villageoise et d'un violon se font bientôt entendre. Alors, comme l'a décrit si finement Juste Olivier :

*Les yeux noirs, les yeux bleus et le petit sourire,
Tous muets pour tout dire,
Commencent leurs doux jeux,
Les yeux noirs, les yeux bleus*

Sans être malin, on sait ce qu'ils veulent dire : « La Caroline » a retrouvé son Vincent, Justin « sa Sophie », le fils « au Syndic », la nièce « au président », etc. Les couples se forment, puis, au son des cloches des vaches, qui font accompagnement, un vrai bal montagnard s'ouvre sur la prairie. Il se continue jusqu'à ce que les derniers rayons du jour aient dit adieu à cette idylle pastorale et que les derniers chants de ceux qui regagnent leurs demeures aient retenti dans les profondeurs de la forêt.

Cependant,

*Plus d'un regarde encor, qui n'est pas dans la danse,
Mais il rêve en silence
Que jeune il vint ici,
Lui donc regarde aussi.*

*Ainsi ceux de Gryon dansent à Taveyanne
Comme ceux de Lausanne
Dansent sur Montbenon,
Ainsi ceux de Gryon.*

A cinq heures, quand les ombres des grands sapins se furent allongées sur les pâturages, humectés déjà par le retour de la rosée des nuits, le gros flot des visiteurs avait déjà dit « bonsoir et merci » à ceux qui les avaient si bien reçus.

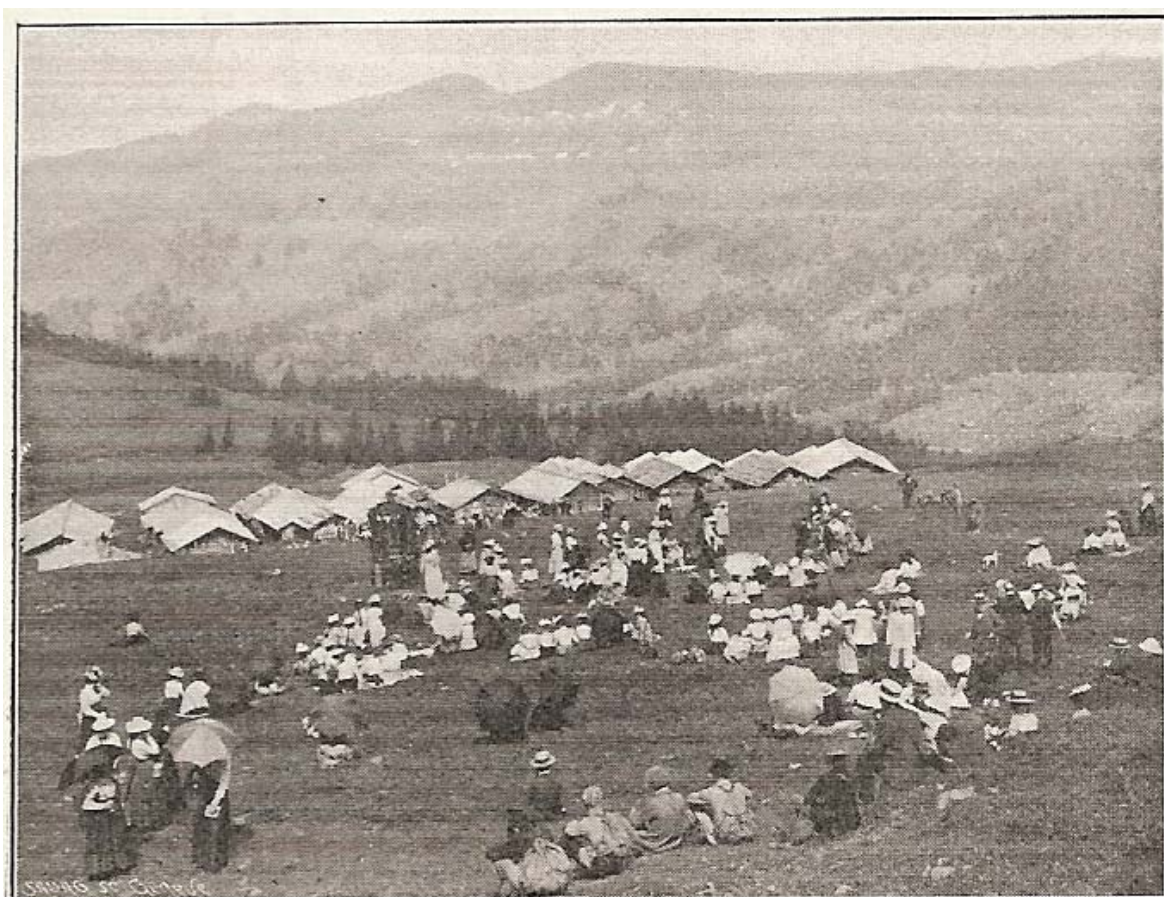
- Et bien, Messieurs, bon voyage, et, s'il plaît à Dieu, à l'an prochain ! Tout le plaisir nous en reste !

Un peu plus tard, la lune, en se levant sur les hauts rochers des Diablerets, éclaira de sa lueur argentée ceux qui descendaient vers la plaine. Elle put entendre longtemps encore les longs cris d'adieu que se lançaient, de monts en monts d'échos en échos, les joyeux pèlerins de la mi-été de Taveyannaz.

- You, hou ! hou !... Salut ! ... Bonsoir !

- Adieu Vincent !
- Adieu, Sophie !
- Bonsoir à tous !
- Bonne nuit !
- Merci !

(A la veillée)



Le culte de la mi-été à Taveyannaz.